

MARK CHADBOURN

LA NUIT
SANS FIN

L'ÂGE DU CHAOS*

*Roman traduit de l'anglais
par Brigitte Mariot*



Titre original anglais :
WORLD'S END
BOOK ONE – THE AGE OF MISRULE
(*Première publication* : Millennium, Londres, 2000)

© Mark Chadbourn, 1999

Pour la traduction française :
© Calmann-Lévy, 2009

ISBN 978-2-36051-003-0

Pour Elizabeth, Betsy et Joe

PROLOGUE

À présent, le monde se détourne avec lenteur de la lumière. Non pas au rythme des détonations d'armes à feu résonnant comme des cymbales, ni aux vrombissements de tanks, mais à celui de personnalités versatiles et d'ombres singulièrement allongées rappelant les doux pincements d'une harpe, à la cadence des pas étouffés d'envahisseurs subtils, surgissant subitement à l'insu de tous. Le soleil se lève tous les matins sur un monde de supermarchés de plastique et de verre, sur des zones industrielles où de lourds camions se traînent en recrachant les gaz de leurs moteurs diesel, sur des villes bercées par les ronronnements de lecteurs de disquettes qui décomposent les existences selon un ordre numérisé. La plupart des gens agissent encore avec l'arrogance de souverains qui s'imaginent que jamais leur royaume ne tombera. Après plusieurs semaines de Ténèbres, la vie continue, poursuit son train-train, inconsciente de la disparition de l'Âge de la Raison, de la pensée socratique et de la logique apollonienne.

Personne n'a encore remarqué le changement. Mais cela arrivera. Et très bientôt.

1.

MATIN BRUMEUX SUR L'ALBERT BRIDGE

Cela se produisit juste avant l'aube, au moment où l'obscurité est la plus oppressante. Londres était noyée dans le brouillard glacé et opaque de février : s'élevant de la Tamise, celui-ci déformait les clapotis de l'eau et les premiers chants timides des oiseaux qui, nichés dans les arbres de la berge, pressentaient l'apparition imminente du soleil. L'heure matinale et l'atmosphère glauque laissaient Church indifférent, tandis qu'il errait, perdu dans des pensées qui du chagrin s'étaient muées en obsession et l'avaient aigri par la même occasion. En le voyant déambuler ainsi, on aurait pu le prendre pour un fantôme ; grand, mince, sa peau déjà pâle était accentuée par la noirceur de sa chevelure, et l'expression grave de son visage amplifiait l'austérité inquiétante des lieux. Depuis deux ans, ses sorties nocturnes étaient devenues de plus en plus fréquentes. Au cours de la journée, il parvenait à se libérer de ses souvenirs, mais, dès le soir tombé, ceux-ci refluaient en nombre, empreints d'un réalisme excessif, l'obligeant à parcourir les rues, dans l'espoir futile que ses promenades les occulteraient, qu'il pourrait les abandonner derrière lui. Mais elles se révélaient aussi vaines que tous ces vœux exprimés au cours de l'enfance ; à son retour, il ne pouvait échapper aux différents objets qui avaient été siens, ni au vide qu'elle avait laissé dans l'appartement. Le dilemme était presque au-dessus de ses forces : pour retrouver une existence à peu près normale, il lui faudrait oublier sa compagne, mais le mystère et les interrogations qui entouraient sa disparition rendaient cela impossible ; apparemment, il était condamné à vivre dans le monde humide et froid de l'ignorance. Et il avait l'impression que, tant qu'il n'aurait pas découvert la vérité, il ne serait pas guéri.

Cette nuit, pourtant, la routine s'était modifiée. Ses souvenirs n'avaient pas été la seule cause de son escapade nocturne, un rêve l'y avait également incité, un rêve dans lequel Dieu avait décidé que le

monde, Son œuvre, était devenu invivable ; Il s'était donc résolu à le détruire et à le remodeler. Inexplicablement, ce cauchemar avait énormément perturbé Church.

Un cliquetis retentit soudain non loin de là... sans doute quelque chien en quête de nourriture, fouillant dans des poubelles. Pour s'en assurer, Church s'immobilisa et resta tendu, aux aguets, jusqu'à ce qu'une silhouette rousse émerge du brouillard sans faire de bruit. En l'apercevant, le renard s'arrêta net et lui jeta un bref regard circonspect ; puis, jugeant sûrement que tous deux présentaient des points communs, l'animal traversa la route avec flegme et disparut. Church fut saisi d'une émotion presque oubliée, qu'il identifia peu à peu à un sentiment d'émerveillement. Un être sauvage et indompté dans ce lieu saturé de béton, d'asphalte, de pollution et de préceptes ! Pourtant, passé ce premier émoi, cette apparition ne fit que mettre davantage l'accent sur la sombre vision qu'il avait du monde depuis la perte de Marianne. Son cauchemar reflétait peut-être la réalité. Church n'avait jamais vraiment été séduit par le monde moderne. C'était sans doute pourquoi, depuis son plus jeune âge, il était attiré par l'archéologie. Tout lui semblait tellement pire aujourd'hui. Si Dieu existait vraiment, que ferait-Il d'un monde où personne n'avait plus assez de candeur pour éprouver un sentiment aussi vital que l'émerveillement ? Bien que la plupart des gens eussent tendance à revenir à cet âge d'or où les choses étaient ressenties avec bien plus d'intensité, Church avait l'impression, avec ses nouveaux yeux, que ses contemporains avaient perdu toute envie de haïr le monde dans lequel ils vivaient ; chacun se faisait simplement engloutir par la monotonie de cet endroit assujéti au train-train et aux règles, où le travail quotidien prévalait et où les seules récompenses réellement importantes étaient celles qu'on recevait en espèces sonnantes et trébuchantes. Il n'y avait plus rien d'excitant, on ne pouvait plus croire en rien. On ne pouvait même pas compter sur Dieu. Les diverses confessions religieuses semblaient sur le déclin, n'hésitant pas à éliminer l'enchantement surnaturel pour le remplacer par un communautarisme moderne, ce qui les faisait ressembler à de ternes équipes d'Oxfam. De toute façon, Church n'avait pas de temps à consacrer à Dieu. Et ce constat l'entraîna dans un cercle vicieux : Dieu s'apprêtait à détruire le monde et Dieu n'existait pas.

Il laissa échapper un ricanement amer. Au loin, dans le brouillard, il entendit le glapissement angoissant du renard et, pendant une seconde pleine d'espoir, il envisagea de le suivre dans un monde meilleur. Mais, au fond de lui, il savait qu'il manquait d'agilité ; il avait les jambes lourdes comme du plomb et un poids insoutenable semblait peser sur ses épaules.

Toutes ses réflexions sur Dieu l'amènèrent à s'interroger sur lui et sa misérable vie, en abordant ce sujet comme n'importe quel autre thème. Était-il bon ? Optimiste ? Passionné ? Certes, il l'avait été

autrefois, mais c'était avant que Marianne ne bouleverse tout. Comment un seul événement peut-il altérer toute une vie ?

Un frisson, pas uniquement dû à l'humidité, le parcourut. Il n'en resserra pas moins frileusement les pans de son manteau. Il se demandait parfois ce que l'avenir lui réservait. Deux ans auparavant, la voie qu'il s'était tracée recelait tant d'espoir : davantage d'articles pour des journaux spécialisés, un livre et, mettant à profit ses débuts prometteurs à Oxford, quand il était devenu le premier membre de sa famille à obtenir un diplôme, la rédaction d'un recueil intelligent et incisif sur la condition humaine, qui provoquerait une petite révolution dans le milieu archéologique. À vingt-six ans, il savait tout de lui-même. Aujourd'hui, à vingt-huit, il ne savait rien. Il s'agitait désespérément, perdu dans un monde dénué de bon sens. Toutes les idées qu'il avait pu avoir sur la condition humaine avaient été effacées ; en outre, fouiller dans des vestiges n'avait plus le même attrait que lorsqu'il était l'étudiant phare de son cours d'archéologie. Dresser un bilan de sa situation en des termes aussi plats était pathétique, et d'autant plus douloureux. Il n'avait jamais été quelqu'un de pathétique. Il avait été fort, drôle, intelligent, sûr de lui. Mais jamais pathétique. Il avait des qualités, de l'ambition, des rêves, des idéaux si essentiels qu'il les pensait éternels. Pourtant, là, il n'en voyait plus aucune trace. Où tout cela avait-il disparu ?

Les seules tâches qu'il avait été capable de mener à bien, c'était de s'occuper de la rubrique des chiens écrasés, de transcrire des manuels techniques en langage clair, de rédiger des communiqués de presse... et de payer ses factures, au lieu de construire son avenir. Et tout cela à cause de Marianne. Parfois, il souhaitait pouvoir canaliser ses sentiments en ressentiment, voire en haine, en n'importe quoi lui permettant d'avancer, mais il en était incapable. Elle l'avait tiré de son existence routinière, puis abandonné au sommet d'une montagne, et il avait l'impression qu'il ne pourrait plus jamais en redescendre.

Avec un soulagement presque puéril de par son amplitude, il fut détourné de ses pensées par un éclaboussement qui détonna parmi les clapotis du fleuve. Au début, Church crut qu'il s'agissait d'une mouette pataugeant sur la berge, nouveau signe de la nature à l'état brut intervenant dans sa vie ; cependant, l'intensité du bruit évoquait une créature plus conséquente. Il prit appui sur le muret froid et humide et attendit patiemment la dissipation des volutes de brouillard, tandis que les éclaboussements se poursuivaient avec régularité.

Pendant quelques minutes, il ne vit rien ; puis, comme il s'apprêtait à repartir, le brouillard s'étira à la manière d'un rideau de théâtre qu'on relève. Encadrée par ce décor cotonneux, une forme noire se penchait au bord de l'eau, tel un énorme corbeau. Church aperçut une main blanche et osseuse qui s'enfonçait dans les tourbillons, avant d'en ressortir en tremblotant. Une vieille femme, drapée d'une longue robe noire et d'un châle, noir également, lavait quelque chose qu'il n'arrivait pas à distinguer ; cela le fit penser à des photos de

paysans du Moyen-Orient, faisant leur lessive dans des rivières boueuses. La singularité de cette femme plongeant ses mains dans l'eau glacée, à l'aube, ne le frappa pas de prime abord – ce qui était déjà curieux ; pourtant, plus il la regardait, plus il se sentait perturbé par sa façon de tremper et de frotter, sans discontinuer. Le tintement qui résonnait dans sa tête se mua en pure panique ; Church recula devant cette vision insolite. À ce moment précis, la femme interrompit sa besogne et, comme si elle avait soudain détecté sa présence, se retourna. Church entrevit un visage horrible, livide, décharné, doté d'yeux noirs perçants. Mais ce fut surtout ce qu'elle tenait à bout de bras qui ne cessa de le hanter, alors qu'il courait le long du trottoir, en direction de l'Albert Bridge. Pendant un bref instant, il avait aperçu une tête humaine décapitée, dont le sang dégouttait dans la Tamise. Et cette tête avait ses traits.

Ruth Gallagher avait l'esprit obnubilé par une chanson dont le titre lui échappait ; sûrement un tube des Pogues, songea-t-elle. Puis elle se mit à rêver aux vacances qu'elle espérait passer l'été suivant dans le sud de la France et contempla la luminescence nacrée du brouillard qui se déroulait à la surface de la Tamise. Quand elle prêta de nouveau l'oreille à Clive, ce dernier se lamentait toujours d'un ton irrité.

« ... et autre chose : pourquoi te montres-tu toujours si condescendante ? »

Clive gesticulait, comme s'il admonestait un enfant. Il ne la regardait même pas ; il était perdu depuis si longtemps dans ses récriminations qu'il se moquait qu'elle participât à la conversation.

« Je ne me montre pas condescendante, je le suis. » Ce n'était pas la chose à dire, mais Ruth n'avait pas pu résister. Elle dut réprimer un sourire quand un sifflement, semblable à celui d'une bouilloire libérant sa vapeur, s'échappa de la gorge de son compagnon. Le fait qu'elle le dominât du haut de son mètre quatre-vingts n'arrangeait pas les choses. Il n'était pas dans sa nature de faire preuve d'une telle méchanceté, mais Clive l'avait si mal traitée au cours de la soirée qu'elle estimait, tout en reconnaissant la puérilité de sa réponse, que celle-ci était justifiée.

Elle l'avait rencontré au dîner du Conseil de l'Ordre des avocats, six semaines auparavant, et s'était engagée dans leur relation avec son optimisme habituel ; ce n'était pas sa faute si leur histoire n'avait pas marché. En fait, le nombre de ses échecs précédents l'avait même incitée à y mettre tout son cœur. Clive, cependant, ressemblait à beaucoup d'autres hommes dont elle avait fait la connaissance ces derniers temps : égocentriques, angoissés par son intelligence, son esprit de repartie – tout en prétendant le contraire – et rapidement ébranlés quand ils se rendaient compte qu'elle ne tenait pas suffisamment à eux pour céder à leurs moindres caprices ou fermer les yeux sur leurs qualités trop nombreuses et insupportables. Elle n'avait pas

mis longtemps à comprendre que Clive assimilait longs cheveux noirs bouclés et traits fins pleins de charme à une vision rétrograde de la femme et qu'il s'était mis en tête de pouvoir facilement la dompter.

En temps normal, ce genre d'attitude l'aurait excédée, mais, à dire vrai, elle avait pris conscience ce soir-là de s'être si considérablement éloignée de lui que cela ne valait pas la peine de s'en soucier.

Néanmoins, Clive était le signe révélateur d'un malaise plus important. Contrairement à ce qu'elle aurait pu espérer en approchant de la trentaine, rien dans sa vie n'était en place ; son métier, cette aspiration instillée par son père depuis l'âge de treize ans, lui laissait un sentiment de vide et de lassitude. Il n'était cependant pas trop tard pour faire marche arrière, pour tout recommencer. Elle portait un regard ambigu sur sa vie londonienne, et *agréables* était le terme le plus approprié pour qualifier ses amitiés et sa vie sociale. Comme si elle retenait son souffle, en attendant que quelque chose se produise.

Elle fredonna mentalement la chanson des Pogues, en essayant de se souvenir du refrain, puis reporta de nouveau son attention sur le brouillard et s'émerveilla de constater à quel point il atténuait le bruit de leurs pas. Elle songea avec soulagement qu'ils n'étaient plus très loin de son domicile.

« Autre chose encore...

– Si tu répètes ça une nouvelle fois, Clive... » l'interrompt Ruth avec calme. « ... je me verrai dans l'obligation de t'opérer d'urgence, en pratiquant une trachéotomie à l'aide de mon stylo plume. »

Clive leva les bras au ciel. « En voilà assez ! Rentre donc toute seule ! »

Il tourna les talons. Ruth le regarda s'enfoncer dans le brouillard d'un air furieux, tête baissée, à la manière d'un gamin gâté et dédaigneux. « Le parfait gentleman ! » marmonna-t-elle d'un ton ironique.

Tandis que le bruit de ses pas s'estompait, Ruth prit vivement conscience du silence étouffant. Elle regretta de ne pas avoir quitté la boîte plus tôt ou, au moins, de ne pas s'être opposée à l'ordre de Clive, lorsque ce dernier avait indiqué au chauffeur du taxi de s'arrêter afin qu'ils puissent bavarder tranquillement pendant les quelques centaines de mètres les séparant de son appartement. Londres n'était pas un endroit sûr pour une femme seule. Quand elle accéléra l'allure, ses talons hauts claquèrent sur le trottoir glissant. Leur rythme lui parut apaisant dans cette quiétude déroutante. Toutefois, comme elle atteignait l'Albert Bridge, d'autres échos lui parvinrent : bruits de bagarre, halètements et gifles sonores.

Ruth s'arrêta. Son instinct lui conseillait de se hâter de rentrer, pourtant si quelqu'un avait des ennuis, sa conscience l'empêcherait de rester indifférente... elle le savait. Un cri bref, vite réprimé, en provenance de la berge isolée et obscure, en dessous du pont, la ramena à la réalité. Sans doute deux sans-abri en train de se disputer le fond d'une bouteille de mauvais vin... elle avait néanmoins lu suffisamment de rapports de police pour savoir qu'il existait bien d'autres

possibilités, par trop nombreuses et dérangeantes. Après avoir repéré l'escalier conduisant au fleuve, elle le descendit avec précaution, et le brouillard finit par avaler les lumières de la ville derrière elle.

Quand Church entendit les mêmes bruits de lutte, son cœur venait juste de retrouver un rythme normal ; ses nerfs cependant restaient à fleur de peau. La vision de l'horrible visage féminin refusait de s'effacer, mais il avait presque réussi à se convaincre qu'il s'était trompé sur ce qu'elle tenait entre les mains. Un simple paquet de chiffons. Un tour que lui avaient joué la lumière et le brouillard. Voilà tout.

Comme il approchait du pont par le côté opposé à celui de Ruth, les bruits de l'échauffourée furent pour lui une diversion salutaire. Après avoir négocié prudemment les marches glissantes et traîtresses jusqu'au fleuve, il déboucha sur un chemin caillouteux qui courait au bord de l'onde, le long d'une étroite grève boueuse ; là, une odeur oppressante de végétation en décomposition stagnait dans l'air froid et moite. Un imperceptible changement de lumière lui apprit que, quelque part au-dessus du brouillard, le jour se décidait enfin à se lever ; en revanche, sous le pont, l'obscurité restait totale.

Entouré des seuls clapotis de la Tamise, il se demandait s'il ne s'était pas trompé sur la source de l'altercation. Il s'immobilisa, tendit l'oreille. Un cri étouffé s'éleva, aussitôt neutralisé. Church avançait avec circonspection vers la zone d'ombre.

Et rasa le mur pour éviter d'être découvert, tandis que des bruits étranges prenaient forme peu à peu : des raclements de lourdes bottes sur la pierre, un grognement, un halètement. Lorsqu'il parvint à la lisière des ténèbres, ses yeux s'étaient suffisamment adaptés pour discerner ce qui se trouvait sous le pont.

Un homme gigantesque, dont Church n'apercevait que le dos, en tenait un plus petit par les revers de son veston. La victime, ridiculement chétive, avait un visage grisâtre, un corps fluet sous son costume sombre, et portait des lunettes à monture métallique. Un porte-documents gisait sur le sol, à proximité des deux antagonistes.

Bien que Church fût persuadé d'avoir été très discret, le géant, qui devait mesurer au moins deux mètres vingt, se retourna soudain. Chauve, avec des traits bestiaux déformés par la rage. Dans l'obscurité, ses yeux pâles, à demi dissimulés, semblaient luire d'un éclat gris glacé. L'atmosphère menaçante qui émanait de lui en une déferlante noire fit frissonner Church involontairement.

« Lâchez-le ! »

Church sursauta en entendant une voix féminine. Debout de l'autre côté du pont, une jeune femme, aux longs cheveux noirs, au magnifique visage opalin, se détachait sur le brouillard laiteux.

Lorsque le géant émit un grognement identique à l'ébrouement d'un cheval, son souffle s'échappa en un panache blanc au contact de l'air froid. Son regard chargé de haine fit lentement la navette entre

Church et la femme, tandis qu'il tenait facilement sa victime comme une vulgaire poupée de chiffon. Church sentit son cœur s'emballer de nouveau ; cette scène avait un côté ridiculement effrayant.

« Si vous ne le lâchez pas, j'appelle la police », poursuivit l'inconnue, d'une voix calme et pleine de fermeté.

Church crut un bref instant que la victime était morte, mais sa tête bascula de côté et l'homme marmonna des paroles incompréhensibles. Le visage de l'assaillant afficha un parfait dédain quand il observa une nouvelle fois Church et la jeune femme. Soulevant alors le petit homme avec une aisance surnaturelle, il enroula sa main gauche sous son menton et s'arc-bouta, prêt à lui tordre le cou.

« Ne faites pas ça ! » hurla Church en avançant.

À ce moment-là, sans pouvoir en déterminer la cause, Church sentit une terreur sourde de chaque fibre de son corps. Le colosse lui jeta un regard noir ; déconcerté, Church eut l'impression que son visage se modifiait à la manière d'une nappe d'huile sur la surface de l'eau. En un éclair, il revit la vieille femme de la berge, ce qu'elle tenait dans ses mains... et ses pensées se brouillèrent en un fatras indéchiffrable. Son cerveau tenta désespérément de comprendre l'image du visage du géant en pleine mutation, imprimée sur sa rétine. Il y parvint presque ; cependant, la simple évocation de cette vision équivalait à fixer directement le soleil. Son esprit explosa en une gerbe d'étincelles, avant de se barricader sous l'effet du choc. Church sombra dans l'inconscience.

Le jour s'était enfin levé quand Church se réveilla au contact de mains qui le tiraient pour l'aider à s'asseoir. Il se crut un bref instant encore face au visage changeant et fut saisi d'une horreur sans nom. Mais, peu à peu, il prit conscience de ses vêtements imbibés de l'humidité du sol, puis de l'agitation qui régnait alentour. Il s'efforça de rassembler ses souvenirs ; hélas, tout ce qui avait précédé son évanouissement était effacé, comme si on avait tranché à vif dans sa mémoire avec un rasoir.

« Ça va ? » Accroupi devant lui, un auxiliaire médical examinait ses yeux avec une petite lampe. Dès que la lumière disparut, Church aperçut des policiers en uniforme et d'autres, manifestement en civil, qui s'affairaient au bord du fleuve.

Se souvenant alors de l'agresseur et de sa victime, il bascula vers l'avant. L'auxiliaire médical le retint d'une main ferme. « Avez-vous vu ce qui s'est passé ? » demanda-t-il.

Church chercha ses mots. « Une sorte de bagarre. Ensuite... » Il jeta un coup d'œil autour de lui avec curiosité. « J'imagine que je me suis évanoui. Lamentable, n'est-ce pas ? »

L'auxiliaire médical hocha la tête. « Elle a dit la même chose. »

La jeune femme que Church avait aperçue un peu plus tôt se trouvait non loin de là. Une couverture avait été disposée sur ses épaules. Un médecin l'examinait, tandis qu'un inspecteur essayait de trouver